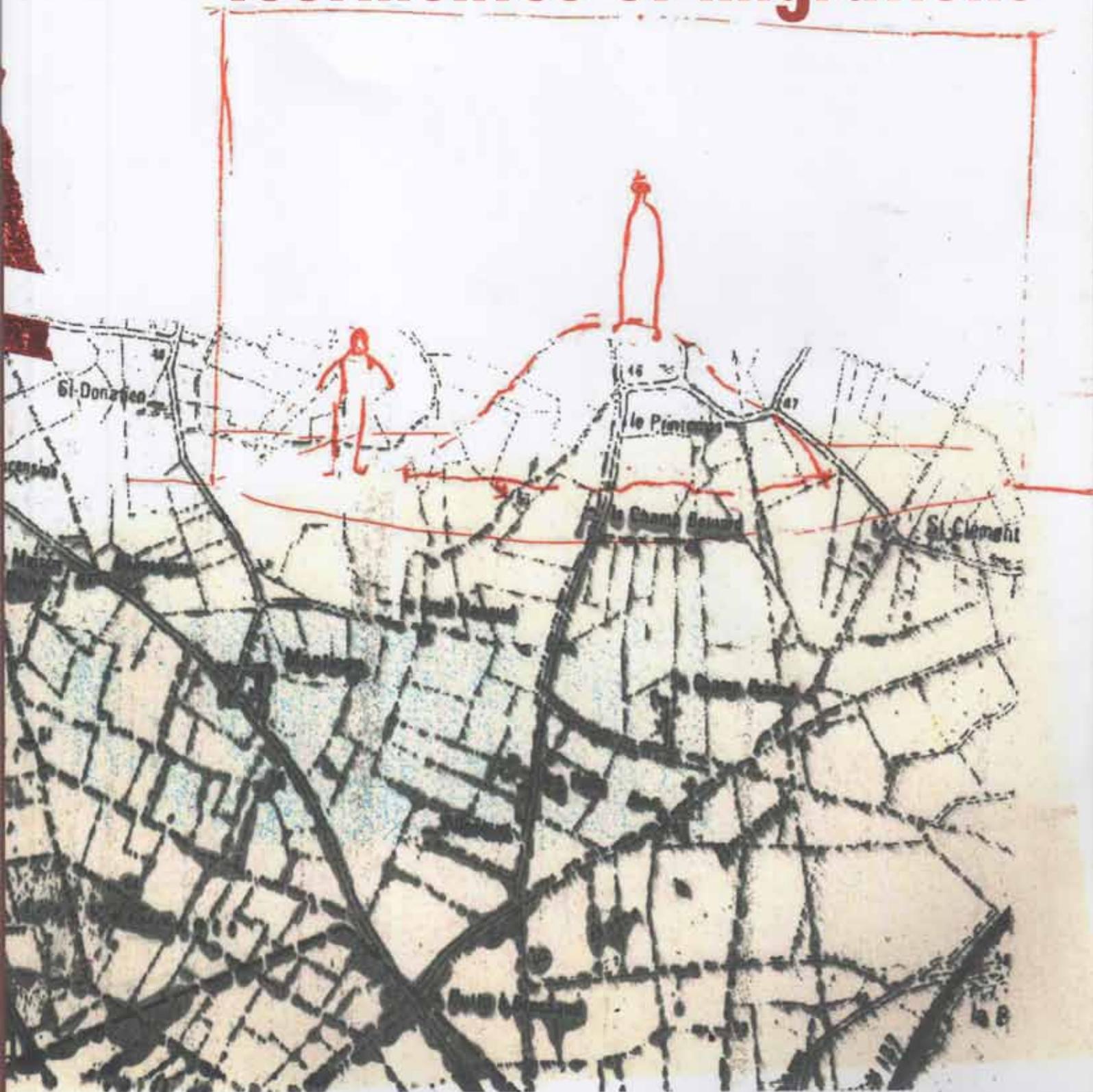


Archipels #1

Tourmentes et migrations



#1 Archipels

ÉDITO

« Vive le débat, l'échange et les désaccords productifs ! Mais pour que nos actions publiques aient vraiment du sens et soient utiles au temps présent, il est indispensable qu'elles soient le fruit d'un projet collectif, organisé et construit autour d'une pensée commune, clairement assumée à plusieurs, jusqu'au bout, dans un climat de solide complicité et de responsabilité partagée. » Cet extrait du blog de Nicolas Roméas, directeur de *Cassandra/Horschamp*, daté de mai 2016 résume les raisons pour lesquelles Culture & Démocratie se lance dans l'aventure d'une publication partagée.

La rencontre entre nos deux associations s'alimente de la convergence de nos points de vue en matière de réflexion sur l'art, la création, la culture et la société. Nous partageons nombre de réflexions et d'analyses, de questions et d'inquiétudes. Nos points de vue sont à la fois proches et singuliers. Nous questionnons ce qui se joue, se construit et se déconstruit politiquement, socialement, humainement, dans les lieux de création et de culture y compris les plus improbables. Et pour ce qui est de ce premier numéro d'*Archipels*, nous examinons avec nos compagnons de *Cassandra/Horschamp* comment la création s'empare de la question de l'exil et comment les exilés eux-mêmes s'emparent de la création.

Notre rencontre est revigorante. Elle oblige à nous interroger sur nous-mêmes, elle nous stimule, elle éclaire ce qui nous est spécifique et ce qui nous est commun. Chacun s'en enrichit. Cette rencontre et la publication qui en résulte concrétisent l'espoir d'une action et d'une parole plus fortes et plus utiles au temps présent, comme l'écrit Nicolas Roméas. Car en ce temps plein de vociférations et de violences, de plus en plus, la parole de ceux qui parient sur le lien, la diversité et la dignité est étouffée.

Ce premier numéro sera, nous l'espérons, suivi d'autres. L'aventure prétend, en effet, se poursuivre et s'élargir en fédérant autour de *Cassandra/Horschamp* et de Culture & Démocratie d'autres partenaires. Le combat est rude, nous ne serons jamais trop pour le mener.

Sabine de Ville
Présidente de Culture & Démocratie - Bruxelles

Nous avons rencontré beaucoup de gens dans le monde de l'édition culturelle depuis 1995, date à laquelle *Cassandra* naquit à Paris dans le but de mettre en lumière une action artistique trop souvent négligée. Mais dans cet univers très spécial où l'on s'intéresse à des choses qui ne rapportent rien – rien d'autre que le sentiment d'accomplir une mission importante –, les authentiques acteurs sont peu nombreux, car cela demande de la foi, du courage et, bien sûr, un certain désintéressement. Cette marge (celle qui fait tenir le cahier, dit Godard), où se regroupent ceux qui s'intéressent de près à ce qui est essentiel dans l'art, son rôle dans l'évolution politique du monde, n'est, de fait, pas un lieu de gloire, de pouvoir ou d'argent.

Elle échappe donc évidemment – spécialement dans ce vieux royaume de France – aux féodalités et aux carrières du monde qu'on dit de la Culture. Ses protagonistes sont avant tout des militants, quelque chose comme des moines-soldats, non des courtisans ou des princes. Il leur faut des qualités rares, une curiosité inlassable, un goût de l'aventure, un intérêt sincère pour ce qui est méconnu, un rejet des mondanités. Nous avons rencontré une équipe où ces qualités sont vraiment cultivées. Il nous a fallu passer la frontière qui nous sépare d'un pays où notre langue est partagée (mais où les mœurs sont paradoxalement beaucoup moins monarchiques) pour trouver de vrais sœurs et frères de croyance et d'action. Cela fait longtemps que nous entretenons un fructueux dialogue avec Paul Biot, capitaine de frégate modeste et passionnant, l'un des fondateurs du Mouvement du Théâtre Action et l'un des piliers de Culture & Démocratie, puis nous avons fait connaissance avec les autres membres de ce bel équipage, des gens de grande qualité comme Sabine de Ville, Roland de Bodt, et nous avons rencontré la vaillante jeune garde, Maryline le Corre, Baptiste De Reymaeker et Hélène Hiessler. Et nous avons compris qu'au-delà de l'actuelle désespérance européenne quelque chose de très important se transmet d'une génération l'autre, qui permet de ne pas perdre espoir. Si nous voulions nous ouvrir sur l'Europe (et c'est indispensable), c'est avec eux qu'il fallait le faire, sur ce beau bateau nommé *Archipels* qui prend son essor sous vos yeux.

Nicolas Roméas
Directeur de *Cassandra/Horschamp* - Paris

Droit d'asile pour la performance à Marseille

Par Samuel Wahl

Parler migration à Marseille, port d'attache et ville emblématique du brassage des cultures, pourrait relever du pléonasmisme. C'est pourtant ce fil rouge que propose le réseau Redplexus à travers Préavis de désordre urbain, festival de performances qui invite à suivre pour sa 10^e édition des artistes du monde entier. Il interroge par tous les moyens le dépassement: peut-on « quitter la frontière » ? Point de rencontre et creuset de ces actes artistiques joués, vécus, traversés, un *check point* nomade parcourt différents quartiers dix jours durant. Opportunité pour l'art de migrer des espaces réservés: avec la performance on peut s'attendre à tout, sauf à l'attendu.

Dans une salle noire de la Friche de la Belle de Mai, une trentaine de grands tirages photographiques jonchent un plateau de 100 mètres carrés. Les artistes revisitent l'histoire du festival par des performances qui prolongent la vie de ces images d'archive. Chaque jour à midi, la parole des artistes est collectée sur les ondes de Radio Grenouille; dans l'espace, des fragments sonores extraits de ces émissions composent une bande-son. Une part doit être laissée au passé, les traces sont éparses; mais, choisies, elles sont autant de points d'appui pour la nouvelle édition du festival qui va prendre son essor.

Chrysalides et reflets

Étrange accueil, les chrysalides blanches du collectif Ornic'art emmené par Rochdy Laribi se déploient dans de lentes ondulations au sol, jusqu'à venir avaler les spectateurs happés un à un dans les cocons de toile. À l'intérieur s'échangent souffles et chuchotements, les corps se frôlent, à peine séparés par une membrane de tissu; on ne sort pas tout à fait indemne de ces ébats cannibales. Rite initiatique, premier passage de frontière: certains se voient rejetés au-dehors, légèrement hébétés, d'autres restent comme pris dans la toile.

L'Allemande Dorothea Seror est restée encaagée dans la rue des jours durant lors d'une précédente édition du festival. Autour d'une photo-témoin de cette expérience, elle propose à ceux qui le souhaitent de parrainer telle ou telle partie de son corps, chacune donnant lieu au récit des soins reçus, des blessures ou cicatrices subies, visibles ou non, qu'elle a eu à connaître dans sa vie d'artiste-femme. Sous l'apparente neutralité d'une précision toute

médicale, l'écoute attentive ouvre à la responsabilité du regard et de la relation: jusqu'où acceptons-nous le dévoilement de l'autre, ce qu'il nous donne à voir de spectaculaire ou d'intime, ce que nous voulons savoir des conséquences de ses actes, de l'après ?

Au fond, une bâche inclinée renvoie d'étranges reflets variant au gré des lumières, tour à tour paroi translucide, miroir sans tain ou mur réfléchissant. Ce dispositif qui multiplie les perspectives préfigure « L'Ombrière », gigantesque préau-miroir comme un abri ouvert sur le Vieux-Port, par lequel les performances passeront les jours suivants. Ce qui se dévoile ici a vocation à sortir et être mis en jeu dans l'espace public.

À la Friche, explique Christine Bouvier, initiatrice de l'aventure, un nouvel espace extérieur est justement en chantier: le festival a pu l'investir pendant une semaine, et la résidence de création s'est déroulée à ciel ouvert, en même temps que la construction scénographique. Elle a même pu être annoncée comme un temps de programmation à part entière: le travail en cours s'est trouvé d'emblée au contact d'un premier public. Pourtant, pas d'adresse privilégiée à ceux qui auraient fait le choix du lieu pour son confort culturel, on constate que la fréquentation est véritablement mélangée. À cet endroit la Friche se prolonge par un parking ouvert de plain-pied sur le quartier: cette zone interface est principalement traversée par les minots et leurs familles qui rejoignent l'aire de jeux adjacente et par les futurs habitants de La Belle Ensemble, projet d'habitat social et participatif qui doit bientôt y voir le jour.

Check point

C'est là que s'érige le fameux *check point*, articulation de grillages, barrières et balises, qui sert aussi bien de cimaise pour l'exposition itinérante, lieu d'accueil, point de repère et frontière pour entrer véritablement dans l'expérience artistique. Elle s'inaugure au mégaphone: on y aboie des chiffres, des faits, ceux des flux migratoires, des politiques qui prétendent les juguler, on y détaille les obstacles auxquels sont confrontés ceux qui fuient les zones de conflit, tragédie à laquelle s'ajoute aujourd'hui celle de la relégation. La cause semble pourtant entendue depuis que médias et grandes campagnes humanitaires alertent sur la situation. Mais le ton est donné: on ne fait pas l'économie du réel. Et plutôt que de fabriquer la peur,

au besoin enrobée de bons sentiments, il s'agit de l'éprouver, s'y mesurer, la transformer. À celui qui arrive on pose directement la question : « Qu'êtes-vous prêt à risquer pour partir, jusqu'où pensez-vous pouvoir aller ? » Ceux qui embarquent suivent étape après étape le parcours d'un migrant. Ils iront au moins jusqu'à l'absurde nécessité d'avancer coûte que coûte, quand le but même semble avoir été égaré. Les habitudes, qui tiennent souvent lieu de vérité, là certainement s'estompent. C'est d'ailleurs la réponse qui aurait pu être apportée aux autorités, lorsqu'elles demandaient des garanties quant à l'emprise sur la voie publique : installer une frontière certes, mais sur quel périmètre ? Une fois franchie, où cela s'arrête-t-il ? Pas facile de tenir le préavis de désordre urbain en plein état d'urgence, particulièrement en PACA deux mois après l'attentat de Nice...

Désordre

De fait, se revendiquer du désordre dans une ville en apparence aussi peu ordonnée que Marseille pourrait relever du paradoxe, voire d'une présomptueuse audace. Mais en se plaçant sur un terre-plein central de la Canebière, le festival pose de façon ostentatoire, en corps et en mots sur l'artère historique de la ville, la question d'un nouvel ordre : transformation de la ville-passage, ville hospitalière, en ville-frontière, au bord de Schengen. Le danseur camerounais Snake n'a obtenu qu'in extremis un visa pour rejoindre le festival. « Je suis obligé de passer par le bureau d'un agent, pour recevoir son tampon, mais lui, viendra-t-il me voir en spectacle ? » demande l'artiste avec malice. Le voici, convulsif, en train de jeter son texte enflammé au milieu de la circulation. Se glissant habilement dans le sillage trouble du danseur, le célèbre performeur ODM (Didier Manuel) assène à la foule un texte « boxé », puis soudain fait volte face, son grand corps perché sur de hauts talons, et sans vaciller s'éloigne à pas comptés. Cette posture de contraste évoque la fragilité qui parcourt l'idée même de performance : art limite, imprévisible et pluridisciplinaire, de ce fait aux marges des cases culturelles instituées. Sans doute traduit-elle surtout son refus de toute assignation, se souvenant, quoique « supposément français », d'avoir dû dans sa jeunesse écouter les conseils dispensés : le hip-hop comme voie désignée pour

faire valoir ses talents artistiques, du fait de sa peau noire, en réalité de sang mêlé amérindien et afro-américain.

Pour qui la perçoit en profondeur, Marseille est aussi régie par des rapports entre communautés qui s'agencent selon des usages complexes. À ce titre ce carrefour est aussi stratégique, à la jonction des bas quartiers du centre-ville où se croisent différentes couches de la France « étrange ». Dans ces interstices, frottements et évitements, s'immisce à la fois la vitalité d'une métropole où toutes les aventures semblent possibles, mais aussi, si l'on suit le tracé infra de ces déplacements, se dessinent, s'amenuisent et se recomposent des lignes de partage éphémères.

“Pourquoi as-tu quitté ton pays ?” Chacun n'est pas livré seul à la question : au fil de la parole finit par s'installer quelque chose d'une responsabilité collective.

Alentour les trams glissent imperturbables, sur les trottoirs des passants passent, et près du kiosque à musique en silence un miroir danse, puis deux, puis trois. On devine les corps qui les portent à bout de bras, ceux des danseurs néerlandais de Vloeistof. Mais nulle tête, si ce n'est celle qu'ils renvoient aux curieux. Deux jambes accompagnent leurs déplacements, s'inclinant au besoin pour signaler un potentiel danger, souligner une aspérité du sol, ou inversement, se faisant parfois obstacle, obligeant au contournement, encerclant parfois même un chaland, ou encore se dérochant au regard de celui qui viendrait s'y confronter trop longtemps.

Meeting point

Arrivé au Vieux-Port, le *check point* se fait *meeting point*. Chaque jour, un repas est partagé autour de grilles disposées en parloir. Les commensaux se sont déplacés pour les performances, sont eux-mêmes migrants, parfois cuisiniers du jour ou sont touristes et flâneurs du port. De part et d'autre le dialogue s'amorce à partir de l'objet, s'il n'en restait qu'un, qu'on emporterait avec soi ou au contraire qu'on laisserait en arrière. De sérieuses incompréhensions subsistent, comme cette interpellation inquisitrice d'un participant : « Pourquoi as-tu quitté ton pays ? » Chacun n'est pas

Droit d'asile pour la performance à Marseille

Par Samuel Wahl

livré seul à la question : au fil de la parole finit par s'installer quelque chose d'une responsabilité collective.

Des rencontres s'opèrent, les associations présentes échangent des contacts avec certains. La problématique du moment : trouver des hébergements temporaires pour les mineurs non accompagnés. « Je ne serai pas le sujet de votre prochain spectacle » avaient un jour affiché devant leur maison des habitants voyant venir un artiste s'installer dans le voisinage.

Le soir on retrouve l'artiste Dorothea Seror glissée au milieu de poches gonflées d'hémoglobine retenues par des grilles. Elle demande à chacun de les percer depuis l'extérieur. Sa liberté de mouvement ne pourra être retrouvée qu'au prix d'une chorégraphie barbare : combien de sang versé pour un corps libéré, exténué, dans quel état y survivra-t-il ?

Final

Lors du final au bord de la mer le lendemain, l'artiste se jette littéralement à l'eau, pour une traversée aux allures incertaines à bord d'une baignoire faisant office d'embarcation de fortune. Elle chavire. Le vent se lève sur le J4, l'ancien môle des bateaux en partance pour le Mahgreb. Leda Dalla et Gitsa Konstantoudaki y interprètent une chorégraphie tragique où s'entrechoquent les commentaires de ceux qui traversent les îles grecques, les plaisanciers et les contraints, où le geste de l'une qui tente d'aider l'autre à boire deviendra aussi celui de sa mort tragique par noyade.

Un peu à l'écart, le Hollandais Peter Baren, yeux bandés, égrené comme un chapelet un drap noué qu'il déroule lentement de la poche de sa veste, tentative aussi dérisoire que désespérée d'échapper aux regards, d'échapper tout court, tandis que le Polonais Dariusz Fodczuk poursuit ses gestes lents et méditatifs comme un répit aux tempêtes, aux mauvais traitements, à l'inhospitalité auxquels sont soumis les migrants. Un endroit où déposer, quelques instants, la fatigue.

Sur les façades de la Villa Méditerranée des signaux s'illuminent : dialogue de SMS entre l'application et le public. « Quelles ruptures manquent à votre vie ? Où seriez-vous aujourd'hui ? » Dès le premier message, un échange s'amorce : « l'oracle » renvoie des bribes de réécritures du mythe d'Électre, entraînant une discussion qui s'étend comme un temps offert à la perte, au risque de

se voir piégé dans l'infini. Deux performeurs du collectif Ornic'art entament une danse au ras de l'eau et sur les lettres projetées, puis invitent les présents à se joindre à eux. Des musiques du monde entier résonnent loin et longtemps dans l'horizon de la nuit : plaisir, transe, exutoire, conjuration ? Comme une poursuite de la paix par d'autres moyens, que la grande et vieille dame Europe, du haut de sa dignité, drapée de son manteau étoilé, semble bien incapable de percevoir. ▲

• Samuel Wahl est journaliste, auteur et réalisateur. Il enseigne au sein du master de Journalisme culturel à l'Université Paris 3.

DARLING,
THEY, ONE DAY,
ASK ABOUT ME,
NEVER THINK TOO LONG
TO THEM- HE LOVES ME-
LOVES ME TOO MUCH-
THEY BLAME YOU-
HOW DID YOU CUT YOUR
LONG HAIR?
WHICH WAS FLYING LIKE
SUMMER.
DISTRIBUTING
SHADOW AND SCENT.
SAY TO THEM-
CUT MY HAIR TO WHOM
YOU DO LOVE.
HE LIKES IT.
SHORTCUT."

